

Les retrouvailles

Paul-André Bibeau

Number 21, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15858ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bibeau, P.-A. (1984). Les retrouvailles. *Moebius*, (21), 23–32.

PAUL-ANDRÉ BIBEAU

Les retrouvailles

Le dialogue suivant entre TARZAN et un mercenaire me poursuivait depuis le matin :

LE MERCENAIRE : Il y a longtemps... Huit ans? Dix?

TARZAN : Trop longtemps! Les choses ont bien changé. Vous étiez colonel alors.

LE MERCENAIRE : Il faut une guerre à un soldat, TARZAN, n'importe quelle guerre.

TARZAN : Alors, vous êtes devenu mercenaire! Que faites-vous ici? (1)

Emouvantes retrouvailles: TARZAN le roi de la jungle se propose d'aider un vieux copain devenu mercenaire en Afrique. Leur délicate mission: empêcher des terroristes noirs (à la solde de Cuba ou de l'URSS?) d'envahir une colonie. L'Angola? La Zambie? La Namibie, menacée de génocide par l'Afrique du sud?

A mon grand désenchantement, je réalisai ce jour-là que j'avais vendu mon âme au diable comme le héros de mon enfance.

L'après-midi avait commencé d'une façon loufoque. Une pluie fine tombait depuis quelques minutes lorsque je franchis la porte de la Casa Pedro, rue de la Montagne. La terrasse était pratiquement déserte, et je m'étais dirigé vers le comptoir derrière lequel était allumé un télé-couleurs. Un match de baseball opposant les Expos et les Dodgers de Los Angeles était télédiffusé à compter de 13 h 30, selon le TV-Hebdo. Je venais à peine de m'asseoir sur un tabouret qu'une cliente, se méprenant, fit irruption, une vodka-jus d'orange à la main.

— Ah! Donald Lautrec, s'exclama-t-elle en passant son bras autour de ma taille; ... vous êtes mon chanteur préféré.

Eberlué, j'eus un geste de recul et la toisai de la tête aux pieds. C'était une femme d'une quarantaine d'années, aux longs cheveux roux, aux yeux et aux lèvres maquillées à outrance. Elle portait un pantalon de velours noir, serré à la taille par une ceinture, et un chandail bleu pâle.

(1) LA PRESSE, le 10 octobre 1981

— Je regrette de vous décevoir, fis-je en lui tendant ma carte de visite. Mon nom est Jean-Louis V. J'suis fonctionnaire pour le ministère de l'Environnement.

Une expression de fierté blessée apparut sur sa figure. Elle prit ma carte d'un geste brusque et eut un mouvement de recul.

— T'es fonctionnaire, s'écria-t-elle en me foudroyant du regard; j'ai perdu mon commerce et ma maison à cause des requins d'la fonction publique.

Un tremblement la saisit aux coins des lèvres, et sa bouche prit une moue dégoûtée. Consterné, je fixai mon regard sur le barman qui s'interposa.

— T'as bu un verre de trop Manouche, fit-il en lui posant la main sur l'épaule; laisse les clients tranquilles.

La chipie devint tout rouge de malaise et de confusion.

— Y'a personne qui va m'empêcher de dire c'que j'pense, fit-elle d'une voix criarde! ... Les fonctionnaires, c'est toute d'la vermine.

Bouillant d'impatience, le barman la saisit aux poignets et l'entraîna vers l'extrémité du comptoir, menaçant de l'expulser. Je me levai du tabouret au même instant, je quittai le bar à la sauvette et hélai un taxi, la pluie tombant à seaux.

— Hôtel Méridien, lançai-je au conducteur qui avait stoppé devant la Casa Pedro.

C'était la quatrième et dernière journée que je logeais à l'hôtel Méridien, dans le centre-ville. Le colloque de l'Environnement auquel j'avais participé comme représentant de l'Etat avait été clôturé ce matin par une causerie de l'écologiste Pierre Dansereau.

— Etes-vous un français de France, fit le conducteur dès que j'eus fermé la portière; le Méridien est un des meilleurs hôtels en ville.

Là-dessus, il écrasa brutalement l'accélérateur, le feu de circulation venant de passer au jaune.

— Non, j'suis montréalais pure laine, répondis-je; ça fait quinze ans que j'vis en exil à Québec à cause de ma job.

Il y eut un moment de silence. Le chauffeur emprunta la rue de la Montagne jusqu'à la rue Ste-Catherine et descendit vers l'est.

— Ca m'fait chaud au coeur de revenir dans la métropole, poursuivis-je; j'raffole des bars d'la rue Crescent et d'la rue St-Denis.

En vérité, j'avais choisi Québec comme ville d'adoption après l'échec de mon mariage en 1968. J'éprouve un malaise indéfinissable chaque fois que j'évoque cette période de ma vie. Mon épouse, qui était vice-présidente du syndicat des infirmières de l'hôpital Notre-Dame m'empoisonnait l'existence depuis des mois avec la lutte des classes, me qualifiant d'arriviste, de petit bourgeois et de salaud lorsque j'avais demandé le divorce. La rupture avait été d'autant plus dramatique qu'un garçon — Louis-

Claude V. — était né un an et demi auparavant. L'avalanche de calomnies et de mensonges à laquelle avait donné lieu les procédures judiciaires m'avait profondément affecté, et je n'avais pas cherché à les revoir, ni elle, ni l'enfant.

— Vous êtes probablement fonctionnaire, observa le chauffeur en stoppant à un feu rouge.

— Vous avez deviné juste, répondis-je; j'ai travaillé pour la plupart des ministères: l'Agriculture, les Travaux publics, les Richesses naturelles.

Le chauffeur se retourna avec un sourire figé et m'offrit une cigarette.

— Vous avez jamais songé à vous présenter comme député, fit-il à brûle-pourpoint. Vous avez la binette pour ça.

Il avait maintenant cessé de pleuvoir. L'auto franchit la rue Université et fila vers le complexe Desjardins, à deux coins de rue plus loin.

— J'ai été approché par le Parti québécois pour me présenter dans le comté de Louis-Hébert, observais-je; ... j'me sens plus à l'aise dans les coulisses que sur la scène.

La voiture stoppa devant l'hôtel Méridien, un moment plus tard. Une quinzaine de touristes endimanchés étaient attroupés à côté d'un autobus de la compagnie Murray Hill devant le parking attendant à l'hôtel.

— Si vous rencontrez le ministre des Transports, vous lui conseillerez de régler les problème du taxi au plus sacrant, remarqua le chauffeur; i'faut travailler seize heures par jour pour gagner un salaire raisonnable.

— C'est promis, lançai-je en lui offrant cinq dollars pour la course; j'connais intimement le ministre.

J'écrasai ma cigarette par terre en descendant de l'auto et pénétrai dans le vestibule de l'hôtel. Deux représentants de la Belgique ayant participé au colloque de l'Environnement se prélassaient dans un fauteuil, un verre de Cinzano à la main. Je les saluai d'un geste et m'engouffrai dans l'ascenseur en même temps qu'un journaliste du quotidien *LA PRESSE* auquel j'avais accordé une interview au début de la semaine.

— Le colloque a été un succès, fit-il à mon adresse; avez-vous apprécié la causerie de Pierre Dansereau?

Il y eut un bref silence. L'interview que je lui avais accordée, publiée l'avant-veille, concernait l'épineux problème de la fluoration de l'eau potable.

— Dansereau a été extraordinaire, répondis-je; c'est la meilleure intervention du colloque.

Un macaron sur lequel on pouvait lire: **RESPECTONS L'ENVIRONNEMENT**, était épinglé au fourre-tout qu'il portait en bandoulière.

— Les extrémistes en ont pris pour leur rhume, observa-t-il avant de quitter l'ascenseur. Dansereau est un sage.

Je lui serrai la main, le félicitant de la qualité de ses reportages, et lui promis de lui donner un coup de fil d'ici peu.

Ma chambre, sise au quinzième étage, du côté ouest, donnait sur le Mont-Royal sur le flanc duquel j'avais passé mon enfance, rue Jean-Brillant. D'un geste nonchalant, je tirai mes clés de ma poche, à mille lieues d'imaginer qu'un piège m'était tendu. Ma chambre était située à l'extrémité gauche du couloir, à côté d'un débarras à la disposition des femmes de ménage. Je venais à peine d'introduire la clé dans la serrure que trois malfaiteurs portant masque et cagoules surgirent du débarras. Le cœur battant, je pivotai sur mes talons pour fuir, mais l'un des cagouleurs brandit un revolver et m'ordonna de ne plus bouger.

— T'es un homme mort si tu cries, fit-il! ... Ouvre la porte!

Dévoré de peur, je tombai en arrêt et dus faire un effort sur moi-même pour ne pas alerter les voisins. Celui qui portait un masque, tirant un couteau de sa poche, me bouscula et pointa son arme. Le masque, représentant une face de gorille, était si rebutant que j'inclinai la tête et m'empressai de tourner la clé dans la serrure. L'un des cagouleurs s'écria lorsque j'ouvris la porte:

— T'es mieux de filer doux! ... J'peux pas supporter les gens nerveux!

A ces mots, il me poussa dans la chambre et ordonna à ses comparses de me ligoter les poignets avec une cravate. En proie à une légère fièvre, je refoulai la nausée qui me montait à la gorge et jetai un regard par la fenêtre. Mes agresseurs étaient âgés de quinze seize ans à en juger par leur allure dégingandée, leur taille gracile et leur voix de fausset.

— Où c'est que tu caches ton argent, vieux séraphin, s'écria un des cagouleurs? ... J'te coupe la langue si tu refuses de parler.

— Vous perdez vot'temps, répliquai-je du tac au tac; j'ai rien d'autre que des cartes de crédit.

Un silence de mort plana lourdement dans la pièce. L'air incrédule, ils me considérèrent sans un tressaillement et se mirent à fouiller dans les tiroirs, dans mes valises, dans la garde-robe, ne me quittant pas de l'oeil. L'idée me vint de feindre une crise cardiaque ou une crise d'épilepsie pour les faire battre en retraite, mais je me ravisai, affectant le calme. Les liens qui m'enserraient les poignets et les avant-bras se relâchaient à force de les tordre.

— Regardez c'que j'viens de trouver, fit l'adolescent masqué en exhibant mon portefeuille; i'est plein de billets jaune orange.

Un flot de colère rembrunit ma figure. Mon portefeuille contenait mon permis de conduire, des cartes de crédit et cinq cents dollars en coupures de cinquante. Survolté, l'un des cagouleurs glissa deux billets de banque dans sa poche et se précipita vers la commode sur laquelle était posée une bouteille de scotch.

— l'faut fêter ça les gars, s'écria-t-il en exécutant des pas de danse; ... tout c'qui manque, c'est une poule.

Il but une gorgée à même la bouteille, il débrancha le

téléphone d'un geste brusque et ouvrit la télé. L'adolescent masqué s'était allongé sur le lit, un verre de scotch à la main, et observait ses comparses qui me narguaient.

— Tu pourras nous dénoncer à la police si tu veux, fit l'un d'eux ; mon nom c'est GOLDORAK.

— Moé mon nom c'est ABDULAH LE BOUCHER, fit l'autre ; j'éventre toutes mes victimes et j'leur dévore les intestins.

Mes poignets étaient maintenant déliés. La figure impassible, j'encaissais les injures, attendant l'occasion favorable pour passer à l'attaque.

— T'as l'air d'un gros plein de merde comme Youppi, reprit le cagoulard en tirant un joint de sa poche. T'as une tête de cocu.

Il alluma son joint et le tendit à ses deux comparses qui regardaient le match de baseball à la télé. Mon coeur fit un bond lorsque j'aperçus le revolver sur la table de chevet à quelques pieds de distance.

— J'ai toujours rêvé de devenir détective, enchaîna le cagoulard ; tu devrais te sentir en sécurité.

Il recula d'un pas et se détourna pour prendre le joint qui passait de main en main. C'était le moment où jamais : vif comme l'éclair, je bondis de côté et saisis le revolver.

— Vous allez me payer ça mes p'tits baveux, m'écriai-je en brandissant l'arme.

Un tumulte indescriptible se produisit : affolés, les deux cagouards avaient renversé la table de chevet pour m'empêcher de saisir l'arme et se ruèrent vers la porte.

— Arrêtez ou j'tire, lançai-je à deux reprises mais en vain.

Ils étaient sortis de la chambre en coup de vent, abandonnant les fruits du cambriolage, et m'avaient claqué la porte au nez. Le coeur martelé d'angoisse, je fis volte-face de crainte d'être assailli par derrière. L'adolescent masqué, ayant trébuché, était étendu de tout son long au pied du lit et me regardait fixement. Je ramassai les billets de banque qui traînaient par terre et lançai d'une voix ferme :

— Tu vas payer pour les deux autres, maudit pouilleux ! T'es passible de sept ans de prison pour une infraction semblable.

Il se dressa d'un bond, jetant des coups d'oeil à gauche et à droite, et recula jusqu'à la fenêtre.

— Tu mériterais que j't'administre une bonne raclée avant que j'fasse v'nir la police, repris-je ; j'suis en état de légitime défense.

Frappé de mutisme, il jeta un regard par la fenêtre et retira son masque d'un geste brusque. Le souffle me manqua en apercevant les traits de son visage. Il était étonnamment beau avec ses longs cheveux blonds déroulés sur ses épaules et ses yeux bleus, sa peau de satin, ses lèvres délicatement modelées. Les yeux grands écarquillés, il me dévisageait, conscient de mon désarroi.

— Réalises-tu la gravité de ta faute, observai-je en baissant le ton ? Les grands criminels ont commencé de la sorte.

Il inclina la tête, l'air repentant. Ses cils étaient bordés de noir, et un anneau cerclait le lobe de son oreille droite.

— A ton âge, j'tais moniteur de l'OTJ d'Outremont durant mes vacances, poursuivis-je; i'avait moins de violence à la télévision dans mon temps.

Les lèvres écartées sensuellement, il fixait tour à tour le lit, le revolver et la bouteille de scotch.

— Mes chums pi moé on est pas des criminels, observa-t-il d'une voix faible; on fait ça pour s'amuser.

Il avait un sourire inexplicable aux coins des lèvres. Flageolant d'émotion, je passai instinctivement mon bras autour de ses épaules.

— l'a des façons plus intelligentes que ça de tuer le temps, fis-je en clignant de l'oeil; ... boirais-tu un verre de scotch?

Il fit oui de la tête, la figure rayonnante. J'étais si troublé, si enivré de ses charmes que je posai le revolver sur la commode sans me demander s'il ne me tendait pas un piège.

— T'intéresses-tu au baseball, fis-je en tournant les yeux vers la télé? Les Expos sont au premier rang de leur division.

Il s'était allongé sur le lit, les bras croisés derrière la tête, et ne me quittait pas de l'oeil. J'allumai une cigarette d'une main tremblante, je versai du scotch dans un verre et m'allongeai à côté de lui.

— Mon club préféré, c'est les Giants de San Francisco, fit-il; j'manque pas un de leur match quand i'viennent jouer au stade olympique.

Il but une gorgée de scotch, ses longs cheveux répandus sur le couvre-lit, et enleva ses espadrilles. Son T-shirt, légèrement retroussé, découvrait son ventre bronzé et parsemé de duvet autour du nombril.

— On est fait pour s'entendre, fit-il en débouclant sa ceinture d'un geste provocateur; ... j'te remercie de ne pas avoir appelé la police.

Une étincelle d'admiration brillait dans ses yeux. Le souvenir de ma première aventure homosexuelle, au séminaire Ste-Croix, à l'âge de dix-sept ans, fulgura dans mon esprit. Etrange coïncidence, le vol d'une somme de cinquante dollars pratiqué dans les locaux du conseil étudiant était à l'origine de l'affaire. Le père George C., l'infirmier de la communauté, m'ayant pris en flagrant délit, avait échangé son silence contre des at-touchements auxquels il s'était livré dans un débarras attendant à la chapelle du collègue.

— J'suis hétérosexuel, mais ça m'arrive de coucher avec des garçons quand i'sont beaux comme toé, fis-je en lui posant la main sur la cuisse. Tu r'sembles à une fille que j'connais.

— T'es pas le premier à me dire ça, observa-t-il d'une voix douceuse; quand j'suis cassé, j'me travestis et j'fais du racolage sur la rue St-Laurent.

De fines gouttes de sueur s'étaient formées sur son nez et sa lèvre supérieure. Je l'embrassai, lui mordillant le bout de la langue, et baissai la fermeture-éclair de son blue-jean.

— Ca m'est déjà arrivé de me travestir en femme dans un bal masqué, poursuivis-je; je r'semblais comme deux gouttes d'eau à Mae West avec ma perruque platine.

L'air incrédule, il me considéra un moment et passa son bras autour de ma taille. Je frottai ma joue sur la sienne, pris d'une envie de le bercer, et glissai la main dans son slip.

— Tes cheveux sentent le blé mûr, chuchotai-je en caressant son pénis qui palpait, se gonflait, se distendait.

Une bouffée de chaleur me monta au visage lorsqu'il enleva son blue-jean et son slip un moment plus tard. Son pénis, gonflé de sang, mesurait sept huit pouces de long et était surmonté d'une épaisse toison qui tranchait sur sa peau bronzée.

— C'est la première fois que j'vois une belle queue comme ça, observai-je en effleurant ses testicules; tu dois avoir une foule de clients quand tu te travestis.

Le souffle court, je me penchai et me mis à caresser son pénis, le léchant, l'avalant gloutonnement, le suçant, le frottant sur ma joue. Il avait débouclé ma ceinture, avait baissé mon pantalon et mon slip et me masturbait tout en me palpant l'anus. Ses fesses, inondées de sueur, étaient parcourues de frissons et avaient un goût épicé qui m'enivrait. Pris de vertige, je lançai après qu'il m'eut déchargé dans la bouche :

— J't'aurais sucé pendant des heures tellement c'tait bon! Tu m'as fait perdre la tête.

Puis m'allongeant à côté de lui et le serrant dans mes bras :

— Tu pourrais faire fortune avec une queue pareille; ... t'as jamais songé à devenir gogo-boy?

Il me jeta un regard en coin, l'ait amusé.

— J't'amènerais vivre à Québec avec moé si j'craignais pas de faire scandale, repris-je avec élan; j'viens à Montréal tous les quinze jours par affaire. j'aimerais ça te revoir.

Un pli amer se dessina sur ses lèvres que je caressai du bout de l'index.

— J'me suis toujours débrouillé tout seul, observa-t-il d'une voix atone.

Il fit une pause, le regard pensif, presque absent.

— J'avais un an et demi quand mes parents ont divorcé, enchaîna-t-il; ... j'ai jamais vu mon père.

La tristesse, la révolte dont sa figure était empreinte le rendaient encore plus beau.

— J'suis bien placé pour te comprendre, observai-je en lui caressant le front; j'tais travailleur social avant de devenir fonctionnaire.

Le bruit d'une sirène retentit dans le lointain. Je me dressai, je sautai du lit, flambant nu, et me dirigeai vers la commode au pied

de laquelle était posé mon attaché-case.

— J'va te donner ma carte de visite, repris-je; tu peux me téléphoner en tout temps à frais virés. Les numéros de téléphone de mon bureau et de mon appartement sont inscrits sur la carte.

La figure inexpressive, il ne bronchait pas, posant tour à tour son regard sur moi et sur la télé. Je pris le masque en caoutchouc qui gisait au pied du lit, je m'en couvris la figure et me mis à faire des pitreries pour le dérider.

— Ici KING-KONG la terreur de la jungle, m'écriai-je en me martelant l'abdomen.

Il se dressa sur son séant, la figure éclairée par un sourire.

— Tu r'sembles à un vrai gorille tellement t'es poilu, lança-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Je me mis à pousser des rugissements, stimulé par sa bonne humeur, et exécutai des bonds grotesques. Puis lui tendant ma carte de visite:

— KING-KONG est le fonctionnaire le plus puissant de la vieille capitale!

Un sourire lugubre retroussa ses lèvres lorsqu'il fixa ma carte. Le front inondé de sueur, j'enlevai mon masque et me précipitai vers le cabinet de boisson.

— As-tu le goût de boire un verre de cognac, lui demandai-je; ça le même effet que les poppers.

A ma consternation, un rire strident retentit dès que je lui eus tourné le dos. Je venais à peine de sortir la bouteille du cabinet qu'il se jeta sur moi, me traitant de vaurien, de crapule, de démon, et qu'il me roua de coups de poing jusqu'à ce que je perde connaissance.

La chambre était sens dessus dessous lorsque je repris conscience une quinzaine de minutes plus tard. Mon permis de conduire, mes cartes de crédit et mes documents, déchirés en petits morceaux, étaient éparpillés devant la télé dont l'écran était défoncé. Je me dressai tant bien que mal, les mains et la figure ensanglantées, et fis une rapide évaluation des dégâts: meubles égratignés, fauteuils et matelas éventrés, murs souillés etc. Le coeur étreint d'angoisse, j'enfilai ma chemise et mon pantalon et m'empressai de donner l'alerte.

Selon le patron de l'hôtel Méridien, c'était le troisième attentat qui survenait dans un hôtel du centre-ouest de la métropole depuis une semaine. Le scénario identique — cagoulards surgissant d'un ascenseur ou d'un débarras, prise d'otage, vol accompagné de vandalisme — donnait lieu de croire que les cambrioleurs étaient les mêmes.

Les policiers chargés de l'enquête passèrent la chambre au peigne fin et exigèrent un compte-rendu détaillé de l'incident. Sous le coup de la révolte, je leur racontai tout, à l'exception des

rapports sexuels que j'avais eus avec mon agresseur.

Les entailles, les ecchymoses dont je souffrais étaient sans gravité, et je regagnai la vieille capitale le lendemain matin par avion. La crainte que mon assaillant fasse des révélations fracassantes si la police mettait le grappin sur lui me tenaillait. Ainsi l'angoisse me serra-t-elle la gorge en apercevant la photo de mon agresseur à la une du Journal de Montréal une semaine plus tard. On pouvait lire à côté de la photo: ABATTU PAR UN COMMERCANT. Je m'empressai de lire l'entrefilet à la page trois:

Un commerçant de la rue Ontario, monsieur Bernard Lafrenière, a abattu un des deux voleurs qui venaient de lui dérober la somme de 250\$, hier soir, dans le centre-est de la métropole. Aux dires d'un témoin, les deux malfaiteurs ont fait irruption dans l'établissement à 20h 30 précises, la tête couverte d'une cagoule. Les apaches étant munis d'une arme à feu, le commerçant n'a pas opposé de résistance et leur a remis le contenu du tiroir-caisse. Victime de trois hold-up depuis le début de l'année, Lafrenière a brandi un revolver dès que les voleurs se furent enfuis et a fait feu dans leur direction, abattant l'un d'eux. Ce dernier, atteint à la nuque et en plein coeur, serait mort sur-le-champ.

Selon la police, les malfaiteurs seraient les auteurs de la plupart des vols commis récemment dans les hôtels de la métropole. La victime, Louis-Claude V., a été arrêté à plusieurs reprises au cours des derniers mois pour avoir enfreint la loi interdisant le racolage sur la voie publique.

Une nervosité incontrôlable m'envahit brusquement en lisant le nom de la victime: Louis-Claude V., mon fils, né le 15 janvier 1967, comme me le confirmait le coroner chargé de l'enquête quelques heures plus tard.

